



# CONCERT CONJOINT AU COLLEGE DE BATHURST

# l'écho

Le journal des étudiants du Collège de Bathurst.

## Notre situation actuelle

La foule applaudit à tout rompre, des bravos fusent de toutes parts, toute cette euphorie fait trembler les murs de l'auditorium du collège de Bathurst et surtout fait poindre, sur toutes les bouches et dans tous les yeux des membres de la chorale et de la fanfare, un sourire qui suinte la joie. Une joie si légitime et si bienfaisante, qui vient couronner le travail intense et un don complet de sa personne pour plaire à un auditoire de quelque mille personnes, qui n'a d'yeux et d'oreilles que pour les corps qui habitent la scène. Mais tout à coup, le spectateur s'aperçoit qu'il lui faut plus que ses yeux et ses oreilles pour pénétrer ce concert. Tout à coup, le spectateur se rend compte qu'il n'y a pas seulement des corps sur les planches mais qu'il y a aussi des âmes. Dans la foule c'est le délire, c'est le ravissement, on est soulevé, on est transporté dans

un monde d'harmonie et de joie. Voilà à peu près ce qu'a été le concert conjoint de la chorale et de la fanfare, auquel mille personnes ont assisté dimanche le 26 novembre.

Vous avez peut-être deviné. C'est un profane qui vous parle. Je n'y connais rien en musique mais quand même tout mon être a vibré à ce spectacle musical de première classe.

Le rideau s'est d'abord ouvert sur "LES COPAINS", un groupe musical qui est sélectionné à travers les membres de la fanfare qui se spécialisent dans la musique d'ambiance. Avec des pièces comme "Feuilles d'Automne" et "Unchained Melody", ils ont initié la foule présente, au langage de la musique, à la vie qu'on y trouve et à l'ivresse qu'elle communique.

La chorale vint ensuite créer la vie sur les tréteaux

de l'auditorium. La chorographie assez formidable de Charles Picot ajouta beaucoup à l'interprétation juste et sereine de tous les chants, par les membres de la chorale mixte. Celle-ci a su, avec des pièces comme "L'important c'est la rose", "Le ciel étoilé" et "La Spagnola", nous faire pénétrer de plein pied dans le monde merveilleux du chant.

La fanfare avait ensuite un défi à relever, soit celui de continuer le crescendo entrepris par les deux groupes musicaux: qui l'avaient précédée. Sur la scène on est un peu nerveux, car la fanfare cette année est composée en grande partie de nouveaux membres qui sont donc inexpérimentés. Le rideau s'ouvre, les notes de musique dansent dans l'air, les bouches continuent à souffler dans les instruments, les doigts à tirer les cordes, les bâtons à frapper la peau sensible des tambours. On joue "Water Mu-

En effet, que penser de la situation confuse au Nouveau-Brunswick à l'heure actuelle? Ce n'est que depuis ces dernières années que nous pouvons croire à un éveil chez les Canadiens-français ou les dits "Acadiens". Si l'on veut regarder "l'histoire se déroulant", il ne faut pas oublier "l'histoire déroulée" comme le disait Monsieur Savoie (1).

Depuis 1960 seulement, l'émancipation des francophones de la province se fait sentir. Avec l'avènement de Monsieur L. Robichaud, il s'est créé dans le secteur français, un mouvement inconnu auparavant. Ces citoyens comprennent qu'ils ont enfin un rôle à jouer dans leur milieu. Il ne faut donc pas être surpris de la présente situation et nous devons voir d'un bon oeil qu'une partie de la population veuille bien gravir un échelon: Ces soi-disant "Acadiens" sont bel et bien des citoyens de seconde classe! Il est donc grand temps qu'il visent à un statut qui ne leur convient pas.

Les questions que se pose Monsieur Savoie trouvent leurs réponses dans plus de deux siècles d'histoire qui sont négligés dans cette libre opinion. Le caractère de l'Acadien est unique. On pourrait même en faire un dit-on: "Têtu comme un Acadien". De nos jours, il est toujours difficile d'apporter du nouveau chez nos gens moins instruits composant la majorité de notre population francophone. C'est probablement ce trait de caractère conservateur (est-ce un défaut ou une qualité?), aidé d'une peur bleue de l'Anglo-saxon qui a empêché l'histoire de suivre son cours normal. Une minorité est normalement assimilée; la présente situation tient presque au miracle.

Dans les domaines politiques et économiques, les Acadiens ne font pas fureur. Les Anglais les représentent à la Législature pour plusieurs années; ils n'ont que deux premiers Ministres provinciaux, trois ministres fédé-

raux et guère plus de Sénateurs à leur compte. Dans le domaine économique, ils ont trop longtemps été pêcheurs ou agriculteurs et, le curé est, l'économiste attiré du village.

Il ne faut pas faire de l'éducation une source de tous les maux, mais l'Acadien en se trouve défavorisé dans ce domaine. Trop longtemps l'éducation reçue à la maison a suffi. à nos gens pour manier la hache et gagner le pain tant bien que mal. Il faut ajouter en toute équité que les dirigeants de Frédéricton ne coopèrent pas de bon gré. Il faut des communautés religieuses pour les relever quelque peu.

Aussi, ne passons pas sous silence le nationalisme, qui est maintenant, le parallèle entre cette vertu de bon citoyen et l'attachement à la langue et à la foi. Que dire aussi des moyens employés à cette fin? Une sainte patronne, un hymne national si peu original et un drapeau qui l'est encore moins! On en a versé des larmes sur la déportation de 1755, un fait qui s'explique comme tout autre fait historique.

Monsieur Savoie se pose la question à savoir quand nous considérerons avec joie l'esprit de fierté des Français du pays. Et bien, la réponse est simple. Cela se fera lorsque la prétendue élite du peuple n'attendra pas que la voix d'un de Gaulle fasse écho de notre situation pour prendre en main son avenir. Nous ne souffrons pas d'un déterminisme; il ne faut pas se voir esclave de ce qu'a fait de nous l'histoire.

Regardons plutôt la situation où elle nous a mis et attaquons-nous aux problèmes. Au risque d'être partial, je crois qu'avec les mouvements d'action entrepris dans la province, nous nous trouvons dans la bonne voie du progrès.

Eloi Degrâce  
3e col.

NOTE

1. Opinion du lecteur paru dans L'ECHO du 14 nov.



PHOTO: AURELE

sic" de Haendel et ensuite c'est "He's Got The Whole Word in His Hands". La fanfare donne les dernières mesures, on croit que c'est fini....

Cependant, la musique vient maintenant de la salle, les mains se frappent, les gorges laissent sortir des bravos et c'est le triomphe. La fanfare a réussi, elle a relevé le défi.

Le crescendo s'affirme, il

viendra s'achever dans le jumelage de la fanfare et de la chorale. Les deux groupes réunis interpréteront entre autres, "The Sound of Music", interprétation qui fut remarquable. Encore une fois la foule était atteinte et la soirée couronnée merveilleusement.

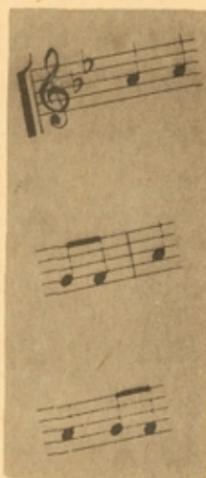
Ce que beaucoup de spectateurs n'ont pas vu, c'est la joie qui courait sur le visage de Soeur Olga Dou-

cet, directrice de la chorale, et sur celui du Père Maurice Leblanc, directeur des COPAINS et de la fanfare. Deux visages qui avaient été témoins du travail accompli depuis deux mois et demi. La réussite de ce concert venait combler leurs espérances et le travail de tout le monde. Bravo à vous tous et à vous toutes qui avez réussi à nous faire croire que nous étions au paradis.

Daniel Pagé  
3e coll.



PHOTO: MICHEL AUGER



## INCORPORATION prochaine de l'A.G.E.C.B.?

(DCN) C'est sur cette note que s'est terminée la dernière réunion pour l'année '67 de l'assemblée législative. En effet, le vice-président aux affaires internes, Gérard Finn a proposé l'adoption d'une proposition qui accorde le "feu vert" à la poursuite des démarches en vue de l'obtention de notre future incorporation.

La proposition soutenait le fait que l'A.G.E.C.B. gère déjà un budget qui se situe dans les deux mille dollars, que l'organisme étudiant a acquis quelques propriétés immobilières. De plus, l'incorporation serait en quelque sorte la reconnaissance officielle de l'A.G.E.C.B. par le gouvernement provincial.

Le coût des démarches, constitué surtout de frais de notariat, s'élève aux environs de \$200. L'A.G.E.C.B. a confié ce travail à Me Frédéric Arsenault de Bathurst.

## EDITO

## SURVIVRE voila l'affaire



(PHOTO AURELE)

L'éventuelle séparation du Québec, menace qui a plané depuis la préparation aux célébrations du Centenaire a pris une note plus aiguë ces derniers temps après les déclarations de M. De Gaulle. Que veut-on au Québec? Il est difficile de l'exprimer clairement. Les séparatistes ne veulent "rien savoir"; l'incompatibilité franco-anglaise se solutionnerait par l'indépendance. Un courant veut un Québec autonome, ce qui permettrait un plus grand épanouissement des valeurs canadiennes-françaises; l'autre prêche la modération et verrait la chose se régler par des amendements dans la constitution canadienne.

Les événements des dernières semaines reposent tout simplement le problème de la survivance française en Amérique du Nord. Il est normal (et même urgent) que les États Généraux du Canada Français se soient réunis. De bonnes raisons les y obligent. Au Canada, le fait français est toujours en danger; le Québec est le seul grand noyau francophone; quant au reste, il consiste en minorités. En plus géographiquement, nous sommes entourés par des populations anglaises dont l'une d'elles est assez imposante par ses effectifs et son influence: la population américaine.

Compte tenu des populations anglophones qui encerclent et même, débordent dans le Québec, cette situation suggère la scène d'un petit attroupement qui ferait des efforts pour hisser un drapeau fleurdelisé au plein milieu d'une armée anglaise. C'est probablement cette situation qui faisait dire récemment à un commentateur anglais que: "Survival of a minority is a sad joke".

La préoccupation des Canadiens-Français n'est pas seulement de survivre, mais de faire valoir leurs droits. Dans cette croisade, les extrémistes risquent de faire prendre une mauvaise tangente au mouvement. Ces gens semblent trop nourris de la fièvre des révolutions et méconnaissent en ce faisant l'efficacité de la diplomatie. La reconnaissance des valeurs canadiennes-françaises ne se trouve pas dans un Québec dissident, mais dans des québécois indépendants d'esprit qui, par leur prestance et leurs qualités s'imposeraient à l'anglophonie. D'ailleurs, il ne semble pas que la masse québécoise supporte l'idée de l'indépendance; au contraire, beaucoup de gens n'aiment pas qu'on les associe avec ces séparatistes. Le cas des chefs des partis politiques du Québec (Lesage et Johnson) qui n'ont pas encore opté pour le séparatisme est un fait probant.

Dans ces revendications de droits et cette lutte pour la survivance, l'on croit se préoccuper de la langue et la sauvegarder. De quelle langue parle-t-on? La langue parlée au Canada français, langue qu'on dit française, l'est-elle vraiment? Le seul fait de son mauvais usage peut être un signe, une étape d'assimilation. Cette étape pourrait être interprétée comme le moment d'indécision qui précéderait notre acceptation de la langue anglaise comme langue courante. C'est un fait, Montréal se dirige vers l'anglicisation. Au Manitoba, la langue française n'est déjà plus qu'un élément folklorique et pour nous Canadiens-Français du Nouveau-Brunswick, nous nous dirigeons imperceptiblement vers le même point. N'y aurait-il pas là-dedans un signe d'assimilation?

Delphis Rousselle,  
Rédacteur-en-Chef.

## l'écho

JOURNAL DES ÉTUDIANTS DU COLLÈGE DE BATHURST

Directeur: Robert Awad, (3e col.)  
Rédacteur-en-chef: Delphis Rousselle (3e col.)  
Rédacteur-adjoint: Léonard Légère, (3e col.)  
Sections Affaires Étudiantes: Bernard D'Amour (4e col.)  
Politique-Economie: Odilon Turcotte (3e col.)  
Arts & Lettres: Daniel Pagé (3e col.)  
Serge Patenaude (2e col.)  
Sports: Aldéric Basque (4e col.)  
Mise-en-page: Georgine Haché (4e col.)  
Jacques Audet (4e col.)  
Secrétaire: Louise Pinet (2e col.)  
Gérant: Rodrigue Haché (2e col.)  
Photographe: Aurèle Doucet (3e col.)  
Conseiller: Lucien Audet, c.j.m.

L'écho est membre de la Presse Étudiante Acadienne.

Imprimerie Régionale Enr, 15 rue Notre-Dame Trois-Pistoles.

## OPINION des LECTEURS

## CHERS AMIS

Le 12 octobre, 1967, paraissait dans l'Écho un article signé par J. Bernard d'Amours, faisant part aux lecteurs de certaines malaises dans le milieu étudiant, que l'auteur semblait attribuer à des dispositions prises par les autorités de la Résidence des Filles Maria Assumpta. Il se serait agi d'un salon fermé, puis de salon ouvert, bref, un état de chose qui ne cadrerait pas avec les idées de plusieurs étudiants des deux sexes.

En page éditoriale, le Rédacteur en chef du journal revient sur le sujet qu'il coiffe du titre: TENSION SUR LE CAMPUS, et il déclare triomphalement que les autorités ont dû céder devant les revendications du Conseil Étudiant, sans quoi?...

Et voilà!

Le soussigné est un ancien du Collège du Sacré-Coeur (B.A.'27). Il a connu les débuts du collège "restauré". Il a assisté aussi à la naissance de l'Écho, a même été parmi le premier groupe de finissants qui ont inventé la fameuse BOUTEILLE, laquelle continue apparemment à se faire entendre chaque année. Aujourd'hui accompagnée d'une motocyclette, alors humblement transportée dans une brouette par Lévis Robichaud!

Je me rappelle avoir contribué parfois de modeste prose à ce petit journal. Je me demande, en ce moment, si l'on va me donner encore asile. Oui? Alors j'écris. J'en ai bien le droit aussi. Les jeunes de mon Alma Mater s'expriment librement, je dirai même cavalièrement parfois... Pourquoi faudrait-il que les anciens gardent le silence toujours? Et vous me pardonnez bien si j'y vais moi aussi carrément.

D'abord, je dois avouer que je ne me reconnais pas beaucoup quand je vais sur la "butte" faire une visite à mon collège. Les bâtiments ont pas mal changé, et ça, c'est bien. Mais ce qui a changé surtout, c'est le règlement et l'esprit du collège. Là, je le dis, je suis perdu. "Quantum mutatum ab illo..." (Si vous ne pouvez traduire cela, vous regarderez dans les feuilles rouges du dictionnaire Larousse!)

Et les articles précités nous montrent bien que le règlement a changé, et... change.

C'est justement à ce propos que je vais vous entretenir.

D'abord, je me demande pourquoi l'on publie au dehors les comptes-rendus de ces petites luttes intestines, dont personne n'émerge plus heureux, et qui risquent d'éclabousser les intéressés. Et comme on ne lance pas de boue sans se salir soi-même...

A moins que ce ne soit pour faire connaître à tous qu'ils sont révolus les temps où les supérieurs décidaient de tout; que quand il y a de la résistance, on a des trucs: on s'organise. On organise des assemblées, on dialogue, sait-on vraiment ce que ce mot à la mode veut dire? on exerce des pressions, puis si ça ne marche pas, on fait du chantage. Bien oui. Pourquoi pas? L'effet est magique: les autorités hésitent, puis reculent, puis enfin, finissent par céder. C'est tout simple, et c'est comme cela que ça se passe au collège en 1967...

Si je ne me retenais, je citerais une lettre qui vient de paraître dans le

Journal de St-Jean, N.-B., intitulée MANY TEFNAGERS LACK MATURITY, et signé par un garçon de 16 ans, Gordon Falconer, d'Orromocto. Il est passablement dur pour ceux qu'il appelle les "Hi-jinx"; pour lui, aussi longtemps que les moins que 21 ans se conduiront comme ils ont fait à l'occasion de l'Halloween à plusieurs endroits dans la Province, ils ne méritent pas de voter avant cet âge, et on a bien fait de leur signifier aux dernières élections.

Je ne prétends pas assimiler les élèves de nos collèges à ceux que la lettre, du jeune Falconer condamne. Je ne voudrais pas non plus qu'on croie que je suis contre "l'évolution" la saine - et que je m'accorde-rais des anciens Ford 4, ou des "boeufs au large front"... Non plus qu'on retourne aux années 21, 31, ou même 51.

C'était l'époque héroïque, l'époque rigide. Le militarisme avait envahi les institutions d'Europe, et il avait traversé les mers avec nos premiers éducateurs, lesquels, il faut le dire; étaient quand mêmes admirables.

On avait jamais entendu parler des Conseils Étudiants. Les revendications étaient rares, et quand on en faisait, elles demeuraient toujours timides, respectueuses, et dans les cadres d'une discipline qu'on avait acceptée en entrant au collège. C'était à prendre ou à laisser, et si quelqu'un n'était pas satisfait, il n'avait qu'à faire sa malle (Parfois même on lui aidait...)

Dans ce temps-là on pensait que l'autorité venait d'en haut et non d'en bas; qu'il y avait des supérieurs et des inférieurs; qu'il n'était pas défendu de faire des représentations, (de dialoguer...?) mais sans trop de tenacité, et sans escompter d'avance la victoire. L'on souffrait bien un peu de cet état de choses, et l'on était pas sans trouver étrange que les supérieurs avaient toujours raison, et les élèves à peu près toujours tort.

Il fallait s'accommoder avec les situations et les personnes, et aucun de nous, que je sache, n'est mort ni pour avoir suivi en silence les longues files dans les corridors avant et après tout exercice, ni pour n'avoir

pu fumer quand il en aurait eu envie, ni pour n'avoir pas rencontré les filles à son goût dans les endroits qu'il aurait voulu. Personne, non plus, je pense, n'est sorti plus bête du collège à cause des restrictions sévères du temps.

Il reste qu'aujourd'hui les choses ont bien changé. "Autre temps, autre... règlement". Mais est-on certain qu'on exagère pas dans le sens contraire? C'est toujours le danger de réaction: on veut supprimer un excès, et l'on tombe dans un autre.

Vous allez me répondre: "On ne conçoit plus la formation des jeunes d'aujourd'hui comme on la concevait autrefois. Tout change. La vie au foyer change. Il faut bien que l'école, et les autres institutions, qui sont après tout le prolongement du foyer, changent également.

J'admets cela. J'admets aussi, sans grande satisfaction, croyez-moi, que les foyers ne changent pas toujours pour le mieux, et que l'on constate parfois dans les maisons d'éducation, ont eu trop souvent le foyer pour origine. On a les écoles et les collèges que l'on mérite et que l'on prépare à la maison, et c'est triste. C'est triste pour les foyers qui ont encore conservé de l'ordre et de la discipline, quand les parents songent aux influences parfois néfastes que leurs enfants rencontreront bientôt en certains milieux étudiants. C'est doublement triste pour ceux qui ont été les causes de cet état de choses, et qui ont abdiqué lâchement leurs responsabilités et leurs devoirs devant les revendications, parfois échevelées, et souvent injustifiées de leurs enfants.

Les conséquences sont désastreuses, et même les élèves qui s'y laissent prendre, ont des retours qui font réfléchir certains parents. Il y a quelque temps, Billy Graham, ce fameux pasteur protestant, devant une foule estimée à plus de 100,000 "teenagers" anglais; racontait la réaction d'un garçon d'environ 18 ans. Pas mal gâté, ce dernier se présenta devant son père, et lui dit: "Je te hais, toi, mon père! Oui, je te hais. Alors que toi, tes parents t'ont fourni la chance de te former le caractère en accomplissant des choses contraires et difficiles, tu me donnes tout ce que je veux, tu me sers tout, préparé sur un plat d'argent. Je sens que je ne serai jamais un homme, et c'est ta faute, à toi, mon père..."

(suite page 3)

## CENSEURS

## censurez-vous

## vous-mêmes

Dans l'Écho du 14 novembre dernier, un article de Serge Patenaude et Odilon Turcotte critiquait vertement le français de nos représentants politiques. Et bien, dans ce même article il y a au moins 23 fautes de français! Comment peut-on se permettre de donner de si précieux conseils sur l'emploi et la diffusion de notre belle langue en écrivant un tel français? 23 fautes!!!

Ces mêmes auteurs blâment le Gouvernement Robichaud de n'avoir pas fait du français la langue officielle au Nouveau-Brunswick. Un texte juridique guérit rarement un mal. Si je parle "Joual" ce n'est pas pour obéir ou désobéir à la loi. Si j'écris "jument" et que je prononce "jumén" ce n'est pas pour plaire ou déplaire au gouvernement Robichaud. Si je parle bien, si j'écris bien, c'est que je le veux.

Alors le mal est moins dans les lois que dans le cœur de nos français de tout francophone. Qu'est-ce qu'une "belle" loi changerait au langage parlé et à l'écriture de nos étudiants? (sic)

Peut-on reprocher aux anglais de ne pas vouloir "apprendre le français que nous parlons", demandait un ancien, et j'ajouterais "le français que certains écrivent"?

Un peu amer mais sans rancune:

Albert Dumaresq, c.f.m.

# LE PROBLEME CONSTITUTIONNEL CANADIEN

OPINION des.....

(sui te)

## 1. Le Québec dans la Confédération

Partout au Canada, et surtout au Québec, on prend conscience, ou du moins on le fait croire, des problèmes causés par le conflit constitutionnel Québec contre Canada. Personne, certes, ne s'opposera si nous affirmons que le problème constitutionnel est complexe, car c'est un fait; on ne sait plus quoi faire devant pareille situation; on ne sait plus pour qui ou pour quoi se prononcer. On croirait qu'il plus on avance, plus le problème devient difficile à saisir, plus il est difficile d'expliquer les positions de chacun et de prendre soi-même position.

C'est pourquoi nous voyons la nécessité d'étudier le problème afin de le connaître plus à fond; par le fait même, lorsque nous viendrons à nous prononcer sur le sujet, nous le ferons non à l'aveuglette, mais en connaissance de cause, exprimant ainsi une opinion, non à priori comme le font plusieurs, mais basée sur quelque chose de solide.

Dans ce premier article, nous croyons bon de présenter la situation du Québec dans la Confédération, et en remontant quelque peu le cours des années, nous allons tenter de montrer combien le Québec a pu profiter du système confédératif, et également, jusqu'à quel point il a peut-être été défavorisé par ce même système. Nous présenterons cette situation afin de montrer combien la position actuelle du Québec dans la Confédération pourrait justifier ses aspirations vers un statut particulier ou vers l'indépendance.

Dans un autre article, qui paraîtra dans le prochain numéro, nous présenterons les diverses solutions proposées afin de résoudre le problème constitutionnel, c'est-à-dire la thèse du statut particulier, la thèse du Québec souverain au sein d'une union économique canadienne, et finalement l'ultime solution, le Québec libre. Certes nous ne prétendons pas éclairer totalement la situation, mais nous voulons au moins éveiller l'opinion du lecteur en face d'un problème si urgent dont peut dépendre la vie du Canada. Comme le dit le proverbe chinois: "Il vaut mieux allumer une petite chandelle que de maudire l'obscurité".

Le problème de la dualité culturelle qui existe présentement au Canada, on le retrouve avant même que les dites "provinces britanniques" s'unissent. En effet on essaiera en vain, après la conquête, pendant plus de cent ans d'anéantir la culture française existant alors dans ce qui est aujourd'hui le Québec.

Mais nos ancêtres ne cédèrent pas, et devant cette défaite morale, le conquérant décida de laisser grandir le Québec dans une paix relative. "En revanche il organiserait le reste de l'immense pays de telle sorte que l'expansion française deviendrait impossible"(1).

De cette mentalité naquit en 1867 l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique. "L'Etat central et le Québec devrait respecter le bilinguisme parlementaire et judiciaire, mais les autres provinces n'y étaient pas tenues"(2). C'est que le gouvernement central commença à décider du sort du Québec.

Le Québec sut profiter très vite de différentes initiatives du gouvernement fédéral. Les chemins de fer nationaux de même que la canalisation du St-Laurent (un peu plus tard) lui firent profiter des quelques ressources économiques qu'il était en mesure d'exploiter.

Mais cependant au cours des cent ans qu'a déjà parcouru la Confédération, l'évolution du Québec fut, d'un autre côté, entravée par les cadres confédératifs. Peut-être cette petite revue historique a-t-elle aidé à montrer quels en furent les causes, mais il reste néanmoins que sur certains points le gouvernement central n'a pas agi comme il aurait dû à l'égard du Québec.

On reproche tout d'abord au gouvernement fédéral une mauvaise orientation de l'immigration. Il n'a pas su tenir compte que le Québec était une province à grande majorité française et il n'a pas orienté l'immigration en tenant compte de ce fait. Pour une province française, la majorité de l'immigration était anglaise, ce qui fut une entrave dans son développement culturel et économique du Québec.

En effet, si on juge en comparant l'évolution économique du Québec à celle de la province de l'Ontario, qui au début de la confédération étaient au même niveau, nous nous apercevons que cette dernière a évolué plus vite que le Québec dans le système confédératif. Certes, ceci n'est peut-être pas exclusivement la faute du fédéral, mais c'est là qu'on décèle un favoritisme anti-québécois.

C'est donc que la mentalité dans laquelle fut fondée la Confédération demeure; défavorisation du français au Canada. Voilà pourquoi le gouvernement central en a profité pour orienter les différents capitaux étrangers dans les autres provinces. Peut-être dira-t-on que certaines de celles-ci sont économiquement sous-développées par rapport au Québec, mais avaient-elles une possibilité de développement économique qu'avait le Québec? Sûrement pas, car toutes les provinces canadiennes, le Québec est la plus riche en ressources naturelles inexploitées. Il reproche donc au système confédératif de ne pas lui avoir permis de se développer économiquement comme il aurait pu le faire en étant indépendant.

Mais là où le Québec et toute la nation canadienne-française ont surtout souffert; c'est dans le domaine culturel. La langue d'un peuple, sa culture, ne sont pas seulement un moyen de communication avec les siens, mais l'instrument de sa formation, sa caractéristique première qui lui donne une différente vue, une différente conception des choses.

Réalisant qu'on a tout fait, même après l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique en 1867, pour assimiler cette culture française, qui nous différencie du reste du peuple Nord-américain, et qu'on essaie encore de nous minimiser, alors on refuse de l'accepter. Ce n'est pas parce que pendant plus de deux siècles on n'osait se défendre (à cause du complexe d'infériorité qu'on a peu à peu enfoncé en nous), qu'il n'est pas temps de réaliser notre force et de demander nos droits. C'est ainsi que le Québec prend conscience de sa force, prend conscience de la possibilité qu'il a de pouvoir disposer de lui-même et c'est pourquoi il menace de se séparer du Canada.

Si, par contre, on avait pris conscience que le Québec (en particulier) représente le seul groupement français majoritaire dans une province ou un état d'Amérique du Nord, et qu'il lui fallait un statut particulier afin qu'il puisse évoluer normalement peut-être n'en serait-il pas venu aujourd'hui à parler de séparation.

Nous remarquons donc que ce que le Québec a retiré de la Confédération n'équivaut pas à ce qu'il aurait pu retirer étant indépendant. C'est pourquoi lui-même considérant la situation défavorable dans laquelle il se trouve, prend position en vue d'améliorer son sort. Là se divisent les idéaux québécois: fédéralisme, indépendance... Mais tous, sauf ces fédéralistes entêtés visent un même but: permettre au Québec de se développer pleinement sans être gêné par les cadres confédératifs.

N.B.: Prochain article: SOLUTION AU PROBLEME.

Joscelyn Berthelot, 4e coll.

Arthur Miousse, 4e coll.

- (1). Lévesque, Albert, La dualité culturelle au Canada, p.88.
- (2). Ibid. p. 95.

## L'ETUDIANT DOIT VIVRE ET NON SUBIR

Plusieurs parmi nous pensent qu'un étudiant n'est plus ou moins qu'une machine réceptive capable de recevoir beaucoup des autres, mais peu donner. Si nous regardons autour de nous, nous observons la diversité et la multiplicité de notre campus étudiant sur lequel chacun de nous se doit de contribuer non seulement en y implantant un corps souvent plus ou moins inerte à réagir aux nombreuses fluctuations de la vie collégiale, mais en utilisant ce qui fait de nous des hommes et des femmes différents les uns des autres.

Ici, je concède avec vous que la vie étudiante est parfois abrutissante mais des gens du niveau collégial, se doivent de ne plus rêver à l'impossible et à ne pas se faire d'illusions, car la vie entière ne sera que lutte, chutes et relèvements successifs. Plusieurs semblent vouloir dire que la vie débute après les études. Quelle hérésie!!! Comment pourrions-nous échanger si brusquement du jour au lendemain?

Un milieu est intéressant en autant que nous avons la participation des individus qui le composent; ainsi nous atteindrons l'originalité nécessaire à faire vivre un intérêt commun. C'est en ce sens que l'assemblée législative adopta une proposition concernant l'animation sociale. Une portion trop grande de nous cherche à s'installer dans une confortable indifférence. Nous voyons des problèmes?! Alors apportons-

les aux yeux de la masse par l'intermédiaire de notre président de classe.

Il est impossible de concevoir qu'un groupe de jeunes comme nous puisse dire "c'est plate." Au lieu de regarder autour de nous pour affirmer une telle chose, nous devrions nous regarder. Nous nous rendrions peut-être compte que nous sommes la cause de cette apathie générale. Oublions que ce sont les autres qui construisent et rappelons-nous notre rôle à l'intérieur d'une société. Notre campus n'est pas parfait, il est humain, mais au lieu de se tirer la pierre, et dire de beaucoup produire, tâchons de nous incorporer dans un plan d'oubli de soit de dérangment personnel.

Si chaque individu pouvait réaliser qu'une éducation limitée aux manuels et aux discussions globales qui révèlent beaucoup de pensées mais peu d'action, est une éducation diminuée de moitié! Chaque individu devrait au moins pouvoir dire qu'il se devoue pour une activité constructive en dehors de ses cours réguliers. Révélons-nous, si nous sommes des pensionnaires du monde que nous subissons. Soyons toujours des insatisfaits, des obsédés de nouveauté et de construction.

Joyeux Noël  
et  
Bonnes vacances  
Gérard Finn,  
Vic. Prés. Int.

Les gars et les filles, aux Etats-Unis, ont exigé des autorités scolaires ou universitaires plus de liberté, et toujours plus de liberté. Quand le professeur s'objectait, on faisait des menaces, on organisait des démonstrations, on le rossait même et je me rappelle avoir lu dans une revue qu'un instituteur fut mis à mort parce qu'il n'était pas suffisamment "dans le vent". Devant tant de pressions, appuyées parfois par des autorités irresponsables, on céda peu à peu, et toujours de plus en plus. Bien, savez-vous où certains grands collégiés sont rendus aujourd'hui? On a obtenu des dortoirs communs... où garçons et filles font l'amour!

C'est ça l'éducation? Oui? Je sais qu'il est plus facile de lâcher que de tenir; d'accorder une permission que de la refuser; de dire oui que de dire non, même quand on sait qu'il faudrait dire non. La résistance est toujours une chose pénible. Les soldats le savent à la guerre. Pourtant c'est le prix de la victoire. Le vieux Foch disait que la victoire appartient au côté qui résiste 15 minutes de plus que l'autre... Ce n'est pas intéressant pour les policiers, d'intervenir sans cesse auprès des chauffards pour leur faire observer les lois de la route, (celle de la vitesse, par exemple). Pourtant, que de vies humaines sont ainsi sauvées, dont souvent, celles des intrepides et présomptueux conducteurs eux-mêmes...

Des règlements, mais il y en a partout. Dieu lui-même a cru nécessaire de nous en imposer. Et les hommes eux-mêmes ne font-ils pas leur part? Les gouvernements avec leurs longues séries de lois civiles; les compagnies avec leurs règlements de bureaux, de comportement des employés. N'y aurait-il qu'en éducation qu'il faille faire fi de toute réglementation? Faut-il briser tous les cadres sous prétexte de liberté?

Comprenez-moi bien: je ne dis pas qu'il ne faut rien supprimer du passé. Au contraire. Nous vivons en 1967; il faut tenir compte d'un tas de choses, d'évolution et de changements de toutes sortes. Mais je soutiens qu'il ne faut pas non plus tout supprimer. Il y a de vieilles choses que l'on met dans les musées, c'est vrai mais il y en a aussi dont on se sert depuis des siècles, (comme la roue, par exemple) et qu'on doit conserver si l'on ne veut pas reculer...

En résumé, je pense que tout ce qui peut nuire à la formation des hommes, tant au point de vue religieux, moral, physique et intellectuel, devrait être banni, cela pour le plus grand bien des générations à venir.

Mgr C.V. Leclerc, P.D.  
St-Léonard-Ville, N.B.

**SALON DE BARBIER  
LEVESQUE**  
Spécialités:  
- Coupe au rasoir - Teinture  
- Traitement de déficience  
capillaire  
Tél. 546-3795

**DEMPSEY DRUGS LTD.**  
(Ralph L. Dempsey, Ph.C.)  
194, St.-George St.  
Bathurst, N.-B.

## CRAN organisme pour le peuple

Nous avons souvent entendu parler de CRAN, d'ARDA et de CIC, sans toujours savoir de quoi il s'agissait. On s'est même permis parfois de critiquer ces organismes sans savoir leur raison d'être. Quel est le but, l'objectif de ces organismes ou, mieux encore, qu'attendons-nous d'eux?

D'abord, voyons ce que recouvrent les termes ARDA, CIC et CRAN. Littéralement, ARDA signifie Aménagement Rural et Développement Agricole. ARDA est une loi spéciale fédérale-provinciale pour relever économiquement les régions sous-développées des provinces avec lesquelles le gouvernement fédéral a signé une entente. Cette loi fut votée en 1961. C.I.C. (Community Improvement Corporation) est le centre d'administration entre CRAN et la loi fédérale ARDA. En d'autres mots, c'est un bureau de contrôle des projets de CRAN; il joue le rôle d'intermédiaire entre CRAN et le fédéral. CRAN, pour sa part, se dit un Conseil Régional d'Aménagement du Nord de la province. Qui est CRAN? Quelle est son origine?

CRAN prit jour dans les cercles d'étude diocésains qui étaient organisés dans nos paroisses pendant la saison d'hiver et existe depuis 4 ans. Il s'est constitué peu à peu par des séminaires où l'on forma des leaders qui pourraient travailler avec les gens. Ayant franchi cette étape, on a organisé des comités locaux qui pourraient avoir plus de contact avec les gens pour mieux connaître les problèmes de ceux-ci.

Le grand défi que CRAN devait affronter était de trouver des bénévoles pour travailler au service de la population. Etre bénévole signifie "avoir un esprit de service", être prêt à rendre un service à son prochain comme à soi-même. CRAN a affronté le défi et s'est constitué, car tous les gens qui travaillent au service de CRAN sont des bénévoles.

CRAN se veut un organisme de participation et d'organisation pour le peuple et avec le peuple. Il veut organiser le peuple afin de relever son statut social, politique, économique et culturel. Il travaille pour le peuple, car il veut améliorer son sort; et, avec le peuple, parce qu'il veut que les projets d'aménagement viennent de lui.

Comment est constitué cet organisme? CRAN groupe 33 comités locaux répartis ainsi: un comité par paroisse. Chaque comité a son directeur élu. Les 33 directeurs élus se réunissent pour élire un exécutif de 11 membres. De plus, il y a l'assemblée générale à laquelle assistent les délégués de chaque comité local et des corps intermédiaires (Chambre de Commerce, Club Richelieu, etc...). En assemblée générale, les délégués discutent des problèmes de leurs localités et ils élaborent des projets futurs. Quel est donc son travail?

Le premier travail de CRAN en est un d'éducation. C'est une tâche très difficile que l'animation sociale: il s'agit de faire prendre conscience aux gens de leurs problèmes, les aider à se "dénier" et à sortir de leur situation. Il faut "changer la mentalité de ces gens-là, changer la nôtre et changer celle des fonctionnaires" dit le Dr Lacroix, président de l'exécutif CRAN. Il faut apprendre aux fonctionnaires fédéraux et provinciaux le travail qu'ils ont à faire et il faut changer la mentalité des pauvres

gens, cette mentalité du "Soi-disant confort dans la situation présente". Changer ces mentalités est un travail de longue haleine; c'est un travail de longue envergure; cependant il faut y parvenir pour que CRAN débouche à quelque chose de concret.

Comment se concrétise le travail une fois la population sensibilisée à ses problèmes? D'abord un accord fédéral provincial a été conclu le 20 septembre 1966. Par cet accord le fédéral se dit prêt à déboursier \$89 millions pour payer les frais de l'aménagement et de la planification du territoire à condition que CRAN présente des projets réalisables, c'est-à-dire des projets qui favorisent un meilleur essor économique à la province. La province du Nouveau-Brunswick pour sa part, doit payer une partie de la réalisation des projets CRAN.

Le travail de CRAN est de discuter avec le peuple afin de savoir qu'est-ce qu'il faudrait pour améliorer son sort. On essaie de trouver une solution pour améliorer cultivateur, du bucheron. Il faut voir où sont les difficultés; la mauvaise méthode de travail manque de technique moderne, le salaire trop bas, etc...? Pour l'agriculteur, la solution serait peut-être de le spécialiser dans une culture de tel produit alimentaire, ou dans l'élevage de tel bétail; puis ouvrir à ces fins des marchés pour la vente à prix stable de ces produits, et permettre ainsi à l'agriculteur de vivre convenablement.

Le problème est qu'il faudra faire prendre conscience à cet homme que la culture de de tant d'acres de terre ou l'élevage de tant de bestiaux pourra lui procurer un revenu beaucoup plus élevé et cela avec un moindre effort. Il en est ainsi pour la pêche et pour n'importe quelle autre industrie.

Le même problème se pose dans le domaine de l'éducation. Il faut faire comprendre aux gens qu'une certaine centralisation des écoles amènera des professeurs mieux qualifiés. Ainsi on pourra donner plus à l'enfant parce que le groupe sera plus nombreux, on pourra offrir à l'élève divers services qui lui permettront de se former tels que bibliothèque, discothèque, enseignement de la musique, des arts et de l'éducation physique.

CRAN est donc un organisme très bien structuré, démocratique, avec un tas de projets avantageux pour notre région... En pratique qu'en est-il? Il y va d'un pas lent... La raison est toujours la même: lorsqu'on fait affaire avec le fonctionnarisme gouvernemental, ça prend du temps. Cette lenteur a un peu frustré la population parce qu'elle s'attendait à un résultat concret plus rapide. Peut-être même s'attendait-elle que "l'argent tomberait du ciel" (CRAN distribuerait quelques milliers de dollars à chaque famille pauvre de la province), mais rien de cela. Le manque d'information de la population a été un autre facteur de frustration.

Le travail de CRAN, c'est un travail de recherche, d'éducation, et d'enquête, c'est un travail de longue haleine. Qu'on se rappelle les efforts de CRAN pour mieux renseigner la masse, qu'on se rappelle que de travail et l'on pourra mieux apprécier CRAN

Odilon Turcotte,  
3e coll.

Les nombreuses fautes d'orthographe ont sûrement attiré votre attention, particulièrement dans le dernier numéro de l'ECHO. Il ne faut pas entièrement jeter le blâme à l'équipe, mais considérer le fait que 80% de ces erreurs sont dues à l'imprimerie; par exemple dans le dernier numéro, plus de 75 erreurs étaient occasionnées par l'impression du journal. Veuillez nous excuser pour ces erreurs involontaires.

L'EQUIPE.

RÉUSSITE AUX EXAMENS!...

VACANCES AGREABLES ET REPOSANTES!---

NOËL JOYEUX!...

NOUVELLE ANNÉE REMPLIE DE

BONHEUR SOUS TOUTES SES FORMES!...

VOILÀ LES SOUHAITS

QUE L'ÉQUIPE DU JOURNAL

DÉSIRENT FORMULER

AUX LECTEURS DE L'ÉCHO

## Cinéphile où étais-tu?

Comme le disait si bien Alain Gheerbrant dans une de ses colonnes de gauche, il semble que les acadiens désirent être imperméables à la culture... malgré tout, le ciné-club du Collège mérite de chaleureuses félicitations pour cette initiative d'avoir organisé une fin de semaine de cinéma canadien. Espérons qu'ils ne sont pas trop déçus de la maigre réponse que lui a réservé le public.

Au début du siècle, l'auteur Russe Dostoievsky déclarait: "Toute la littérature russe découle du Manteau de Gogol". A la même époque, un auteur américain, Hemingway, disait pour sa part: "Toute la littérature américaine découle de Huckleberry Finn de Mark Twain". Ne pourrions-nous pas dire nous aussi que le cinéma canadien est né, et qu'il

existe grâce au travail de J.P. Lefebvre et de tous les autres pionniers de l'art au Canada.

Le premier long métrage à l'affiche, Le Festin des Morts, relatait les difficultés de vie des premiers missionnaires Jésuites parmi les indigènes du Canada. Nous étions loin des sempiternels "Cowboys and Indians" de nos cinéastes américains, La caméra nous transmettait des images dures, sauvages, elles qu'elles auraient dû apparaître aux premiers blancs fraîchement débarqués d'Europe. Les acteurs ont bien rendu les difficultés de la population autochtone païenne aux prises avec des problèmes de foi et de superstition.

J.P. Lefebvre nous fit une conférence afin de mieux nous expliquer Jean-Baptiste et Patricia, film qui fut

présenté en première mondiale durant la fin de semaine cinématographique. Jean-Baptiste, a-t-il dit, c'est le bon canadien français d'il y a une génération. Il n'apas été atteint par nos chansonniers canadiens; il ne sait pas qui il est. Il est manoeuvre, il lit régulièrement son "Allo Police", La Pie, Le Trou, etc... il boit sa caisse de bière par semaine et s'écrase tous les soirs devant la T.V. Son patois: "J'sais pas", Selon J.P. Lefebvre nous, de cette génération, sommes chanceux de connaître des Félix LeClerc, des Vigneault, des Léveillé et bien d'autres qui chantent notre pays, en un mot qui "nous" chantent. Il y a une génération, ça n'existait pas des chansonniers canadiens. Patricia, c'est la française fraîchement débarquée. C'est "l'emmerdeuse" typique; elle adore mener, surtout les hommes et elle découvre en Jean-Baptiste un "teuton" de première espèce.

J.P. Lefebvre pensait peut-être décrire la génération aînée, mais il est vrai que nous ayons tous un peu de Jean-Baptiste en nous...

Dimanche, il s'est produit un fait sans précédent: nous sommes allés voir un film français au théâtre Kent! C'était un autre film de J.P. Lefebvre: Il ne faut pas mourir pour ça. Abel, le héros du film, était un tout autre caractère que Jean-Baptiste. Abel, c'est le grand enfant, l'incompris, philosophe à sa manière, on peut dire "toqué..."

Le rôle du père est pratiquement nul dans ce film; celui de la mère est bien mis en évidence; c'est une simple constatation, mais il semble qu'on faisait ce même reproche à nos auteurs canadiens. Les cinéastes canadiens ont-ils pris la même tangente que leurs confrères écrivains?

Le cinéma canadien ça existe? Depuis cette fin de semaine consacrée au film canadien, nous en sommes convaincus. Pourquoi ne voyons-nous pas de films canadiens dans nos salles de cinéma? "Because" le gouvernement du Canada ne protège pas nos cinéastes, nous disait J.P. Lefebvre dans sa conférence. C'est bien dommage, mais notre cinéma est entre les mains de nos voisins du sud.

J.B. D.

## QUAND CESSERONS-NOUS D'ÊTRE DES CHIENS ECRASES.....

Lors de la dernière réunion de l'assemblée législative, l'exécutif a proposé l'adoption d'une "Résolution" en vue de l'élaboration d'un programme "d'animation sociale" pour notre campus. Lors d'un court exposé qui précéda l'adoption de la résolution, le président de l'A.G.E.C.B., M. Paul Blanchard, a critiqué ouvertement l'attitude d'une grande partie de la masse étudiante qui fait face à des problèmes, mais qui ne cherche pas à la solutionner. Ces types passent leur temps à "chiâler" dans leurs chambres, a-t-il dit, mais ne songent pas à présenter leurs problèmes au conseil étudiant, là où ils seraient débattus et peut-être solutionnés.

M. Maurice Leblanc, directeur des étudiants, a renchérit cette thèse en affirmant que beaucoup d'étudiants ne participent aucunement à la vie collégiale. Notre institution doit dispenser l'instruction, mais en plus elle doit former des hommes et femmes capables d'avoir des responsabilités. Nous devons voir à ce que chacun développe son potentiel de talents, mais hélas combien d'étudiants ne participent à rien!

C'est l'affaire de tout le monde:

En somme la résolution s'imposait, mais quelle forme revêtra cette nouvelle "Animation sociale"? Il y a de quoi demeurer sceptique, car c'est beau de dire il faut faire quelque chose, mais ce qui importe c'est "comment le faire". Un des membres de l'exécutif déclarait récemment que l'on inviterait cinq ou six étudiants à une réunion et on leur demanderait d'exposer les problèmes qui touchent la masse et que l'assemblée serait appelée à trouver des solutions.

Mais nous pouvons nous poser les questions suivantes: La masse va-t-elle se sentir impliquée? Est-ce que de cette manière on va toucher tous les individus. Il faut faire prendre conscience aux étudiants qu'il ont des problèmes: il importe, de trouver un moyen de rejoindre chaque individu; le rôle de l'A.G.E.C.B. doit être avant tout celui d'un catalyseur. Elle organise les étudiants afin qu'ils découvrent leurs problèmes -et qu'ils trouvent eux-mêmes une solution. L'important, c'est qu'il faut que ça implique tout le monde.

J.B. D'Amour, 4e coll.